



C'était bien Jeanne, en effet, autour de la prison. (Page 156, col. 2.)

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

Des hommes, en carmagnole et en bonnet phrygien, chantaient le *Ça ira* à pleine gorge, tandis que les crieurs répétaient sous les murs de la prison, et dans la rue Paradis qui l'avoisinait :

— Achetez les numéros gagnants à la loterie Sainte-Guillotine. L'une après l'autre s'ouvrirent les portes des couloirs, et les prisonniers abandonnaient les petites chambres dans lesquelles on les enfermait pendant la nuit. Ils attendaient avec impatience l'heure de se retrouver ensemble. Des pièces assez vastes leur servaient de salon, de bibliothèque, de salle de concert. Tous les efforts tendaient à faire oublier la situation présente et à rappeler les jours meilleurs que, peut-être, ils ne devaient plus revoir. Pour la plupart des captifs, les murailles sales et tristes de Saint-Lazare succédaient aux galeries de Versailles, aux gracieuses élégances de Trianon. Dans cette prison, comme dans toutes les autres de Paris : les Oiseaux, l'Abbaye, l'hôtel Talarn, la Conciergerie, le Luxembourg, captifs ou captives apportaient un soin égal à conserver, au milieu de leurs épreuves, les traditions du monde où ils avaient vécu. La vie commune, qui semblait dans ces tristes circonstances devoir les faire négliger, leur donnait une valeur nouvelle.

No 8

Au moment où se retrouvaient les malheureux promis à l'échafaud, il eût été impossible de lire l'ombre d'une crainte sur leurs visages. Quelques-uns, il est vrai, se flattaient de rester oubliés dans la prison, et comptaient sur une crise prochaine qui emporterait, dans la tourmente révolutionnaire, ceux-là mêmes qui l'avaient soulevée. Mais la plupart, connaissant le nombre grossissant des *fournées*, savait que son tour ne tarderait pas à venir. Tous affectaient d'oublier l'horreur de leur position. On multipliait les moyens de passer agréablement les heures. Grâce à un clavecin et à quelques instruments de musique, on organisait d'excellents concerts.

Les hommes lisaient ou écrivaient dans la salle servant de bibliothèque, tandis que les femmes bordaient ou parfilaient.

On échangeait des journaux à prix d'or, des journaux dans lesquels on trouvait la liste d'amis déclarés suspects, de parents trop chers qui, du tribunal étaient montés dans la charrette approvisionnant la guillotine. On préparait les lettres destinées à des êtres aimés et qui devaient leur parvenir grâce à des dévouements ignorés. Dans les angles de la salle de travail, des artistes reproduisaient les traits de leurs compagnons d'infortune.

Il pouvait être huit heures du matin, quand deux jours après l'arrestation du comte de Civray, et le lendemain de la terrible soirée qui vit surprendre Loizerolles sur la tombe de Louis XVI, Naudot, le gardien de la prison Saint-Lazare, tira les verrous des trois petites chambres dans lesquelles on avait enfermés le vieillard, sa femme et son fils.

La physionomie de l'ancien lieutenant du bailliage de l'artillerie de l'arsenal conservait le calme admirable dont les terribles scènes de la veille n'avaient pu le faire se départir ; sa femme, que son état maladif rendait d'une extrême impressionnabilité nerveuse, se dominait assez pour garder la force de sourire. D'ailleurs, elle conservait près d'elle les seuls objets de ses affections, et s'efforçait de garder espoir dans l'avenir.

Quand à François, soit excès de confiance dans son innocence, soit force d'âme au-dessus de son âge, il conservait, unie à la gravité précoce des penseurs, cette flamme du regard des poètes qui le faisait remarquer au milieu des jeunes gens de son âge.

Il pressa fortement la main de son père, baisa la main de sa mère avec un tendre respect, s'inquiéta de leur santé, puis, rassuré sur ce point, il tourna autour de lui un regard plus sympathique que curieux.

La famille de Loizerolles se demandait si elle allait trouver parmi les malheureux peuplant Saint-Lazare des compagnons d'infortune prêts à leur faire en quelque sorte les honneurs de la prison. Ils se trouvaient perdus dans ce dédale de chambres et de couloirs. Ignorant ce que permettait la quasi bonté des géoliers et ce qu'interdisaient les règlements, ils restaient debout, groupés, serrés l'un contre l'autre, attendant qu'une main se tendit vers eux.

Tout à coup, une voix pleine et affectueuse dit ces vers :

— Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

François de Loizerolles se retourna vivement :

— André de Chénier !

— François !

— Je ne vous demande point ce qui a motivé votre arrestation, reprit le jeune Grec, vous avez servi le roi, et vous croyez en Dieu, en voilà plus qu'il n'en faut pour vous amener ici.

Chénier se tourna vers madame de Loizerolles, dont il porta respectueusement la main à ses lèvres.

— Vous trouverez, lui dit-il, de nobles et dignes compagnes. Ceux qui nient l'influence consolatrice de la femme devraient venir ici, ils en sortiraient vaincus.

Une douairière en cheveux blancs et une charmante jeune fille s'avancèrent.

Celle-ci paraissait âgée de seize ans à peine. C'était une ravissante créature blonde, avec des prunelles d'un bleu sombre. Une telle expression de grâce, d'innocence et de finesse brillait sur son visage que l'on comprenait pourquoi André Chénier avait fait fleurir ce beau vers sur ses lèvres :

Ma bienvenue ici me rit dans tous les yeux

En même temps que la comtesse de Croisemont, elle s'approcha de Mme de Loizerolles, qui se trouva vite entourée.

Roucher rejoignit André et François.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ? demanda François à l'auteur des *Mois*, je vous croyais à Sainte-Pélagie.

— Je ne regrette point d'être à Saint-Lazare, j'y ai trouvé Chénier et vous arrivez. Quand le malheur nous écrase nous devons nous rapprocher davantage, nous autres que Dieu charge de chanter l'espérance, et de marcher le regard au ciel ; mais matériellement, je me trouvais mieux là-bas. La table était meilleure, la gaieté plus franche, l'espace plus grand. Je pouvais consacrer le double de temps à ma traduction de *Thompson*.

L'impossibilité où sera le Comité de me garder longtemps me rassure... Encore quelques jours, et moi et mon "petit suspect" nous rejoindrons celles qui nous pleurent dans ce logis de la rue des Noyers, où vous avez daigné venir... Toi aussi, Chénier, tu seras rendu